YISHAÏ
SARID

Le poète de Gaza

roman traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz

actes noirs
ACTES SUD
Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un agent important des services secrets israéliens spécialisé dans la mise en échec des attentats suicide se voit confier une mission particulière. Il doit entrer en contact avec Dafna, une romancière israélienne, en se faisant passer pour un jeune auteur en quête de conseils. Il nouera progressivement des liens d’amitié avec elle et lui proposera d’exfiltrer de Gaza son ami Hani, un poète palestinien atteint d’un cancer en phase terminale, afin de le faire soigner en Israël. Sa cible : le fils de Hani, chef d’un dangereux réseau terroriste.

Mais à mesure qu’il pénètre les vies de Dafna et de Hani, le mur de ses certitudes s’effrite. Les deux écrivains rallument en lui des sentiments étouffés par des années d’interrogatoires musclés, de tortures et d’assassinats. Il poursuit néanmoins sa mission, tenu par un sens du devoir et des réflexes de soldat profondément enracinés. Mais pour combien de temps encore ?

Thriller captivant, *Le Poète de Gaza* est une véritable opération à cœur ouvert sur la société israélienne. Sans anesthésie et sans concession.

Extrait de la publication

YISHAÏ SARID

Né en 1965 à Tel-Aviv, Yishaï Sarid est le fils du député de gauche et infatigable militant pour la paix Yossi Sarid. Après avoir étudié le droit à Jérusalem et à Harvard, il devient procureur. Le Poète de Gaza *(Grand Prix de littérature policière 2011) a été largement salué par la presse tant en Israël qu'à l'étranger.*

Titre original :
Limassol
© Yishaï Sarid et Am Oved Publishers Ltd.,
Tel-Aviv, 2009
Publié avec l'accord de
The Institute for the Translation of Hebrew Literature

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01826-9

Extrait de la publication

YISHAÏ SARID

LE POÈTE DE GAZA

roman traduit de l'hébreu
par Laurence Sendrowicz

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

à Rashéli

Extrait de la publication

Ce livre est le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnes vivantes serait totalement fortuite.

Je suis resté encore un instant dans la voiture. Non seulement pour bien m'imprégner de sa photo, mais aussi pour écouter jusqu'au bout *Here Comes the Sun*. George Harrison ne passe pas souvent à la radio et en plus on entend rarement d'aussi bonnes chansons le matin. Me familiariser avec le visage de la personne avant de la rencontrer pour la première fois m'a toujours semblé important. Ne pas être surpris. Elle était très bxelle sur ce vieux cliché : cheveux attachés, front intelligent, elle me souriait au milieu d'un groupe d'intellectuels dont la notoriété n'était plus à faire.

Une matinée de fin juillet. La rue baignait dans ce calme qui gagne les villes pendant les grandes vacances, les chats escaladaient les bennes à ordures pour en tirer leur pitance, deux jeunes garçons marchaient sur l'avenue bordée de tamaris en direction de la plage avec aux lèvres des rires légers et sous le bras des planches de surf.

Au téléphone, elle m'avait dit qu'elle habitait au troisième étage. Certaines boîtes aux lettres disparaissaient sous plusieurs couches d'autocollants, souvenirs de jeunes locataires venus puis repartis,

Extrait de la publication

d'autres affichaient encore le nom en lettres latines de gens qui n'étaient plus de ce monde. L'immeuble était mal entretenu, sur les murs l'enduit s'écaillait et les longues fenêtres étroites de la cage d'escalier étaient, comme dans un couvent abandonné, opacifiées par la saleté. Dafna ouvrit la porte pieds nus, les cheveux attachés, le regard particulièrement pénétrant. Voilà ce que j'ai capté au premier abord.

Elle m'a accueilli par un : "Je suis au téléphone, entrez." J'ai saisi quelques bribes de sa conversation, un rire bref, des propos concrets. "Bon, je dois raccrocher maintenant, on m'attend."

J'en ai profité pour examiner son salon : deux canapés confortables style années 1970, une grande fenêtre qui donnait sur la cime d'un ficus, une petite télévision, sur les murs quelques œuvres d'art intéressantes mais que je n'ai pas eu le temps de voir de près. L'appartement, inondé de lumière, donnait sur une cour intérieure, alors que, moi, étrangement, je m'attendais à me retrouver dans un endroit sombre… Son appel, "Venez par ici, on va s'asseoir dans la cuisine", a coupé court à toutes mes conjectures.

Sur la table ronde recouverte d'une nappe multicolore de fabrication artisanale, il y avait une pile de feuillets et un grand plat contenant des pêches en train de mûrir. Une radio diffusait discrètement de la musique, peut-être du Chopin, peut-être un compositeur que je ne connaissais pas.

"Pourquoi venez-vous me voir ? commença-t-elle d'une voix étonnamment jeune.

Extrait de la publication

— On vous a recommandée à moi comme étant la personne qui pourrait m'aider. Je veux apprendre à écrire.

— A quel point est-ce important pour vous ? Etes-vous prêt à y consacrer du temps ?" Elle parlait d'un ton calme, une esquisse de sourire sur les lèvres, et elle s'est assise sur la chaise en repliant une jambe sous ses fesses. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué qu'elle portait un pantalon souple et très ample.

"Oui, c'est pour ça que je suis venu vous voir.

— Vous ne travaillez pas ? De quoi vivez-vous ? me questionna-t-elle avec un sérieux et une concentration qui conférèrent à son visage comme une force presque virile.

— J'ai suffisamment travaillé dans la vie. Maintenant je veux écrire. C'est ce qui est le plus important pour moi." Tel était le scénario programmé, je m'y suis donc accroché, de toute façon, aucune raison pour l'instant que je m'en écarte.

"Certains attendent de moi que je fasse le travail pour eux", reprit-elle en posant les mains sur la table. Elle avait des ongles propres et coupés court. "Ce qui n'est pas dans mes habitudes. Si vous voulez être publié, vous allez devoir travailler dur. Je n'écrirai pas à votre place."

Des pots où poussaient des herbes aromatiques étaient disposés sur le rebord de la fenêtre à barreaux. Et là aussi, les murs, parcourus de fissures creusées par des années de pluie et d'embruns, s'écaillaient. De même que le plafond.

Extrait de la publication

Elle voulut savoir où je travaillais et croisa les jambes.

“Je suis resté treize ans à la direction d’une société d’investissements à un moment où les marchés financiers étaient florissants, puis j’ai démissionné. Peut-être que j’y retournerai un jour, qui sait ? Quoi qu’il en soit, j’ai suffisamment d’argent pour l’instant et ce qui m’intéresse, c’est la création. Depuis que je suis tout petit, je rêve d’écrire un livre.” Je n’arrivais pas à croire que c’était moi qui prononçais de telles paroles, mais je devais tenir mon rôle, décider précisément qui j’allais être.

“Votre sujet est tout de même bien étrange pour un conseiller financier. Où êtes-vous allé le chercher ?

— A vrai dire, j’ai commencé des études d’histoire à l’université, avant d’être obligé d’arrêter pour me mettre à travailler. A l’époque, j’étais tombé par hasard sur un article de journal qui parlait du commerce de cédrats dans les temps anciens, et ça ne m’a plus lâché. Du coup, j’ai fouillé dans les textes et j’ai découvert qu’on l’évoquait aussi sous différentes formes dans la Mishna et dans certains textes latins. Tout cela a mis mon imagination en ébullition.”

Elle avait des mains hâlées et effilées, plusieurs bagues en or aux doigts, et ses yeux étaient si profonds que j’avais du mal à les regarder sans être troublé. Son cou long et maigre était déjà sillonné de petites rides délicates – mais que, étrangement peut-être, je ne trouvais pas inesthétiques. D’après mes renseignements, elle avait sept ans de plus que

moi, ce qui signifiait que, lorsqu'elle s'était engagée dans l'armée, j'entrais en CM2.

"Ces pages ne sont qu'une déclaration d'intention, me fit-elle remarquer. Vous n'en êtes qu'au tout début.

— Je ne suis pas pressé.

— Parce que ces quelques feuillets ne partiront pas demain matin chez l'imprimeur, on est bien d'accord ? Bon, maintenant, quelles sont vos attentes ? Je préfère éviter les grosses déceptions. Ni vous ni moi ne le supporterions, a-t-elle ajouté en riant. Il y a davantage de gens qui se sont pendus pour leur manque de talent que pour une déception sentimentale.

— Rassurez-vous, ai-je dit en riant à mon tour, je ne me pendrai pas. Chez les courtiers, on a plutôt l'habitude de se jeter d'un toit. A vrai dire, je veux juste écrire un bon livre. Je ne suis plus un gamin et j'ai de la patience. Pendant des années, je me suis entraîné à nager sur de longues distances."

J'ai remarqué aussitôt que j'avais réussi à la tirer de sa torpeur, elle s'est secouée et m'a souri : "Tiens, moi aussi, je pratique la natation… Où est-ce que vous vous entraînez ?" m'a-t-elle demandé avec un réel intérêt.

Je lui ai raconté que, très jeune, j'avais fréquenté la piscine de l'institut Weizmann à Réhovot et que, aux Championnats d'Israël junior, j'étais arrivé cinquième sur mille cinq cents mètres nage libre. Je n'étais pas un nageur brillant, mais j'avais de la ténacité et jamais je n'avais raté un entraînement,

trois ou quatre fois par semaine. Généralement les gens s'ennuient quand ils se retrouvent dans l'eau seuls avec eux-mêmes pendant des heures. Moi, c'était justement cet isolement que j'appréciais.

"Je vais nager plusieurs fois par semaine, a dit Dafna. Deux kilomètres chaque fois, je mets de temps en temps des palmes ou des flotteurs aux chevilles."

Du coup, nous avons discuté distances, piscines, styles. Je comprenais à présent d'où venait le mélange de vitalité et de calme qui émanait d'elle. J'ai toujours eu un faible pour les gens qui nagent sérieusement.

Elle m'a demandé où j'étais né.

"A Réhovot. Mon père enseigne l'agriculture et ma mère est institutrice. Très banal comme histoire, surtout pour une ville comme Réhovot.

— Il n'y a pas d'histoires banales. Rien qu'avec cette phrase, on pourrait écrire mille romans. Je suis sûre que vous avez des tas de choses à raconter là-dessus."

Je ne pus m'empêcher de rougir, elle le remarqua et éclata de rire. Fais gaffe, me suis-je aussitôt mis en garde, elle est beaucoup plus intelligente que toi.

"Comment voulez-vous commencer ?" m'a-t-elle demandé. Un oiseau est venu se poser sur une des plantes aromatiques qui bordaient la fenêtre de la cuisine et nous avons eu droit à tout un couplet.

"A vous de me dire, ai-je répondu.

— On pourrait peut-être commencer par parler de votre héros.

— Tout ce que je sais de lui, je l'ai écrit. C'est un marchand juif qui, après la destruction du Temple, part sur une île grecque chercher des cédrats qu'il veut rapporter en Eretz-Israël.

— Vous le connaissez ?

— Je pense que oui. Je l'ai longtemps laissé mariner en moi avant de le jeter sur le papier. A une certaine période, j'ai beaucoup voyagé pour le boulot, il était tout le temps avec moi et même, à plusieurs reprises, je suis devenu cet homme aux cédrats. J'ai aussi lu à la bibliothèque tout ce que j'ai pu glaner au sujet de cette histoire et, l'année dernière, j'ai mené mon enquête en me rendant sur l'île grecque où il s'était arrêté. S'il existe un paradis sur terre, il se trouve à Naxos. Et on y cultive encore des cédrats."

Dafna me mitrailla alors de questions : "A quoi ressemble-t-il ? A quoi pense-t-il, quelles sont ses motivations ? Que mange-t-il au petit-déjeuner, votre marchand de cédrats ?" Elle avait quelque chose de juvénile qui s'attardait dans ses dents trop écartées ou s'exprimait par ses gestes souples, son débit rapide.

Qu'est-ce que je fous dans cette galère, me suis-je demandé. Dès le départ, j'aurais dû venir avec une autre couverture… oui mais… quelle autre couverture aurais-je bien pu trouver ?

"Ce type est un survivant, ai-je repris. Il ne se pose pas trop de questions. Après la catastrophe, il essaie juste de poursuivre sa petite vie et de vendre des cédrats pour la fête de Soukkot. C'est un pragmatique.

Extrait de la publication

— Ça n'existe pas, m'a-t-elle aussitôt coupé, quelqu'un qui ne se pose pas trop de questions. Vous le faites embarquer sur un bateau pour un voyage de deux semaines et je vous garantis que sa tête explose tellement ça carbure à l'intérieur. D'ailleurs, nous pensons toujours beaucoup plus que nous n'agissons."

Sur ce point, je n'étais pas d'accord avec elle. Je connaissais des tas de gens qui se trouvaient toujours une occupation justement pour éviter de penser.

Elle s'est levée et est allée préparer du café. Dans sa cuisine, il n'y avait aucun appareil récent : vieux modèle pour son gaz, son four était semblable à celui de ma grand-mère de Réhovot et son réfrigérateur, de la marque israélienne Amcor, datait des années 1960. Mais tout était propre et caressé par une lumière si douce qu'on aurait pu la croire tamisée, comme si quelque chose la feutrait avant de la laisser pénétrer dans la pièce.

"Vous mettez certainement du lait dans votre café, m'a-t-elle lancé. Désolée, je n'en ai pas.

— Eh bien non, ai-je répondu en riant. Je bois justement du café noir. Turc."

Elle s'est retournée et, de dos, a marmonné : "Vous n'avez pas l'air d'un banquier. Il y a quelque chose qui m'échappe chez vous… Combien de sucres ?"

Ensuite, on a recommencé à parler de mon héros qui traversait l'Asie Mineure. Je lui ai décrit les bateaux à voiles de l'époque – j'avais bien sûr rassemblé un maximum de détails avant de me rendre

Extrait de la publication

à notre rendez-vous. Pour sa part, elle m'a aidé avec les pensées du bonhomme.

"Est-il marié ? m'a-t-elle demandé. Ou amoureux d'une femme ?

— Il a trente-cinq ans. A cette époque, il n'y avait pas de célibataires de trente-cinq ans. Il a donc une femme et beaucoup d'enfants. Mais il aime voyager. De plus, son pays est dévasté au moment où il prend la mer.

— Se languit-il beaucoup de sa femme ou bien, a-t-elle suggéré, regarde-t-il d'autres femmes en cours de route ?"

J'ai joué la provocation : "C'est vrai, je savais qu'il manquait quelque chose ! Il faut du sexe pour vendre un livre. Et si je le faisais coucher avec une prostituée dans le port de Smyrne avant son embarquement ?

— Non, non !" Elle rit et agita la main en signe de protestation. "Ne faites pas ça… et, surtout, ne l'appelez pas une prostituée."

J'avais pris un bloc jaune qui me paraissait littéraire et j'y ai consigné les différents points de notre conversation. Je lui ai aussi promis de récrire le début de mon histoire pour notre prochain rendez-vous.

Je me suis levé et j'ai posé cent shekels sur la table, la somme dont nous étions convenus par téléphone. Elle m'a reconduit à la porte et, alors que j'avais déjà baissé la poignée, a déclaré d'une voix posée : "Je ne m'engage à rien. Je ne peux pas vous promettre que vous serez publié. Il est possible que

Extrait de la publication

vous dépensiez votre argent pour rien, que tout cela n'aboutisse pas.

— Pas de problème en ce qui me concerne. Comme je vous l'ai dit, je suis un grand garçon.

— Je ne veux pas que vous soyez déçu, répéta-t-elle encore. Il y a des choses qui ne sont pas en mon pouvoir.

— Je sais, Dafna, ne vous inquiétez pas." Ce fut la première fois que je l'appelais par son prénom.

Notre prochain rendez-vous était fixé pour la semaine suivante.

De retour au bureau, j'ai rédigé un bref compte rendu de ma visite et je l'ai envoyé par mail en interne. A peine une seconde plus tard, Haïm m'a appelé et m'a demandé de venir illico. J'ai longé le couloir en lançant des bonjours à tous ceux que je voyais installés dans les bureaux devant lesquels je passais. Comme à son habitude, mon chef était avachi derrière son ordinateur, croulant sous les papiers.

"Comment ça s'est passé ?" s'est-il tout de suite enquis. Il n'était pas rasé, sans doute à cause d'un quelconque jeûne dicté par sa pratique religieuse.

"Comme un cours privé. Elle a démonté toute mon histoire. Je ne vois pas comment je tiendrai le coup.

— Tu dois, a-t-il dit avec un sourire bancal. D'ailleurs, je t'avais prévenu que cette histoire n'avait pas beaucoup d'épaisseur. Je me demande où tu es allé la pêcher. A l'époque, on cultivait des cédrats en Eretz-Israël, jamais personne n'a dû aller jusqu'en Grèce pour en rapporter."

Extrait de la publication

Je lui ai montré du doigt le volume de la Mishna, mais il a balayé mon argument d'un simple revers de main : "Voilà exactement ce qui arrive quand les ignorants se penchent sur la Guemara. Ils font abstraction de sa dimension spirituelle pour ne considérer que les faits. Viens donc étudier avec moi une fois par semaine, tu comprendras le principe", et il a enchaîné en me demandant si je savais quand on pourrait exfiltrer notre homme de Gaza.

"La semaine prochaine ou la suivante. Il faut attendre que j'aie au moins encore un cours avec elle. En espérant, bien sûr, qu'elle accepte de collaborer.

— Tu penses qu'elle marchera ? se crispa Haïm qui leva vers moi ses yeux rouges.

— Je pense qu'elle n'aura pas le choix.

— Continue à me tenir informé. Tu sais qu'on n'est pas les seuls sur ce coup-là. Je veux connaître chaque détail."

Le dossier qu'on avait sur Dafna contenait principalement d'anciennes coupures de presse : des critiques de suppléments littéraires, bonnes sur son premier livre et tièdes sur son deuxième ; une photo parue dans le quotidien de gauche *haOlam hazé (Ce monde-là)*, où on la voit, jeune fille de vingt-deux, vingt-trois ans, en minijupe, qui mange de la pastèque, attablée à une terrasse dans le vieux Jaffa, en compagnie de Dan ben Amotz, un écrivain dont le sens de la provocation n'avait, à l'époque, quasiment

Extrait de la publication

pas d'égal. Elle porte des grandes lunettes de soleil, et la légende inscrite en dessous relève de la rubrique des cancans.

Il y avait aussi des photos non publiées, prises au téléobjectif, de celles que l'on retrouve dans les dossiers de préparation d'assassinats ciblés. Sur l'une d'elles, on la voit participer à une manifestation israélo-palestinienne à Nazareth en 1981, sur une autre elle proteste contre la construction d'implantations en Samarie. En fait, elle apparaissait dans quatre ou cinq de ces situations mais il n'y avait qu'un seul cliché (et il m'a coupé le souffle) où l'objectif était vraiment focalisé sur elle : debout dans une rue étroite, elle discutait avec un vieil Arabe sur fond d'oliveraie. Ses grands yeux brillaient et elle brandissait une pancarte en arabe et en hébreu. Manque de chance, quelqu'un avait mal fait son boulot parce que, nulle part, je n'ai trouvé à quoi correspondait cette scène. Ni date, ni lieu. J'ai aussi noté qu'à aucun moment Dafna ne semblait en colère, que ça crie autour d'elle ou qu'elle-même participe aux bruyantes protestations. On aurait presque dit une figurante. D'ailleurs, avant que je ne commence à m'occuper de cette affaire, on n'avait pas de dossier à son nom chez nous, c'était moi qui avais demandé à ce qu'on aille piocher chez d'autres – plus importants qu'elle – les documents la concernant.

Dans son premier livre, elle avait décrit une enfance à Tel-Aviv, au bord de la Méditerranée, non loin du marché haCarmel, entre un père bulgare

Extrait de la publication

ouvrier en bâtiment et une mère arrivée seule d'Europe après la guerre. Ses parents l'avaient eue sur le tard, des gens à la vie douloureuse… et pourtant se dégageait du livre une grande joie de vivre, il était lumineux. Par exemple, il y avait un chapitre magnifique sur la mer, elle évoquait le moment où son père l'avait prise dans ses bras et l'avait fait entrer dans l'eau pour la première fois. Publié en 1978, ce roman avait reçu d'excellentes critiques, quant à elle, malgré ses vingt-trois ans, elle s'était tout de suite vue qualifier de nouvelle voix, féminine et originale, de la littérature hébraïque, capable d'égorger quelques vaches sacrées sans renoncer à la compassion. Ce livre avait disparu des librairies depuis belle lurette et j'avais dû l'emprunter à la bibliothèque de la fac.

Son deuxième roman était paru deux ans plus tard et racontait une histoire d'amour entre une jeune femme et un homme marié. Apparemment plus sombre et plus ambitieux, il était sorti chez un petit éditeur et n'avait pas particulièrement séduit la presse. Impossible d'en trouver un exemplaire, même en bibliothèque. Ensuite, Dafna n'avait plus rien publié, mais son nom apparaissait comme éditrice de nombreux romans. Elle traduisait aussi de l'anglais. A une certaine période, elle avait enseigné la littérature dans un lycée.

Cette affaire étant pour moi une mission secondaire, je ne pouvais pas y consacrer trop de temps. En fait, j'étais absorbé par les interrogatoires que je menais à longueur de journée. Les suspects défilaient

chez nous à la chaîne. Et c'était eux qui requéraient toute mon attention. Des heures à leur parler, à les secouer, à mariner avec eux dans le même air vicié – pour ça, je ne regardais jamais ma montre. La puanteur des attentats stagnait dans l'air, on arrêtait beaucoup de monde et il m'arrivait de passer des nuits dans nos locaux. Je m'efforçais d'appeler ma femme au téléphone au moins deux fois par jour. Siggie me donnait rapidement des nouvelles de notre gamin mais, chaque fois que je lui demandais ce qu'elle faisait, elle se contentait de réponses laconiques. Elle savait que j'avais la tête ailleurs, que je n'écoutais pas vraiment. Je rentrais à la maison à des heures impossibles. Epuisé. Elle dormait ou faisait semblant. Tôt le matin, c'était moi qui dormais (si j'étais rentré), elle emmenait le petit à l'école maternelle, puis se rendait directement à son travail.

J'ai demandé qu'on m'apporte les dernières écoutes. J'avais les transcriptions de toutes leurs conversations, mais j'ai toujours tenu à entendre moi-même la voix de ma cible, pour essayer de percer l'être humain qui se cache derrière. D'un certain âge, la femme qui m'a apporté les enregistrements était coiffée d'une longue tresse de cheveux blancs et ressemblait à une bibliothécaire. Elle s'est assise en face de moi sans que je l'y invite. J'avais l'habitude de travailler avec les analystes de la division des affaires arabes, le service d'écoutes du secteur juif m'était totalement étranger.

"En général, nos agents ne demandent pas les enregistrements, m'a fait remarquer la femme.

Extrait de la publication